

Cristina Minelle

Monique Bosco : "Les Lamentations de la vieille en ce jour du Kippour"

Romanica Silesiana 2, 50-58

2007

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

CRISTINA MINELLE

Université « Ca' Foscari » de Venise

Monique Bosco : *Les Lamentations de la vieille en ce jour du Kippour*

Monique Bosco est une écrivaine singulière : aussi bien son histoire que sa production littéraire la situent au carrefour d'appartenances multiples, d'identités redéfinies et d'intérêts variés, ce qui donne lieu aux résonances culturelles complexes qui caractérisent son oeuvre.

Elle naît en 1927 dans une famille juive de Vienne, mais sa famille part en France en 1931, lors des premiers signes d'intolérance envers les Juifs. En 1948, elle émigre au Canada : c'est le début d'une nouvelle vie. Elle reprend les études qu'elle avait dû interrompre en France, collabore avec Radio-Canada, obtient un doctorat et commence une longue carrière de professeur de littérature et d'écrivaine.

Comme auteure, elle expérimente tous les genres : récipiendaire en 1996 du prix « Athanase-David » pour l'ensemble de sa production, elle a su donner sa contribution à la prose aussi bien qu'à la poésie et, plus récemment, à l'essai.

Ses sources d'inspiration sont nombreuses ; cependant, il est possible de reconnaître deux parcours privilégiés qui puisent à l'intérieur de véritables archétypes culturels. Quelques oeuvres plongent en effet leurs racines dans la mythologie grecque : des titres comme *Portrait de Zeus peint par Minerve* ou *New Medea* témoignent clairement de cette filiation. D'autres doivent leur titre, leur contenu ou leur forme à la Bible ou aux textes employés dans la liturgie : citons par exemple *Sara sage*, *La Femme de Loth*, *Jéricho*, *Schabbat*, *Confiteor*, *Miserere*, *Mea culpa*...

C'est de l'inspiration biblique que relève le texte dont nous allons nous occuper : il s'agit d'une nouvelle tirée du recueil *Boomerang*, paru en 1987, qui s'intitule *Les Lamentations de la vieille en ce jour du Kippour*.

Certes, notre étude n'a aucune prétention de complétude : au fait, nous n'allons souligner que quelques éléments particulièrement pertinents pour notre recherche sur la réécriture de deux genres littéraires. Nous analyserons d'abord la nature des genres présents dans le texte, ensuite nous examinerons comment Monique Bosco mélange ces genres pour souligner enfin les retombées que ce travail auront dans son oeuvre successive.

Un regard très rapide jeté sur la page suffit pour nous confirmer ce que le titre (*Les Lamentations de la vieille en ce jour du Kippour*) nous annonce : il s'agit bien d'un texte de matrice biblique, d'une lamentation. Cependant, le co-texte nous pose quelques problèmes : en effet, nous avons entre les mains un volume de *nouvelles*, qui se déclare tel dès la couverture (la mention « nouvelles » apparaît d'ailleurs explicitement sur le volume, ce qui n'est pas toujours le cas dans les recueils de textes brefs). C'est donc une rencontre de genres qui se concrétise sous nos yeux ; comme dans toute rencontre, les deux participants apportent quelque chose qui leur appartient spécifiquement mais ils créent aussi un rapport, une synergie qui provoque des effets nouveaux et insoupçonnables : écarts, échos et résonances caractérisent alors ce texte hybride, mais le lecteur ne peut les apprécier que s'il connaît suffisamment les deux types textuels sous-jacents, texte de lamentation d'une part et nouvelle d'autre part.

La nouvelle, en tant que genre, a été beaucoup étudiée : elle a une longue tradition critique et a connu récemment une sorte de « deuxième jeunesse », notamment au Québec ; nous n'allons donc pas nous arrêter là-dessus. La lamentation, par contre, en tant que « genre littéraire » avec des caractères codifiés, nous pose quelques questions supplémentaires et nous pousse à l'envisager de plus près.

Il s'agit d'un genre né dans l'antiquité au Proche Orient ; on le reconnaît à son contenu (la plainte pour une situation, pour un événement, etc.), à l'emploi d'expressions typiques (comme « je pleure », « je me plains », « je soupire », etc.) et à d'autres traits stylistiques, comme l'emploi fréquent des formules de litanie. Dans la Bible, on trouve les cinq *Lamentations* « historiques » attribuées à Jérémie et consacrées à la destruction de Jérusalem, mais aussi des « lamentations individuelles », constituées par des *Psaumes*. Leur schéma fondamental est bien défini : il y a, dans l'ordre, l'invocation, l'exposition du cas, l'expression de confiance de celui qui prie, la prière et la promesse de remerciement.

Monique Bosco joue avec ces deux genres en exploitant habilement leurs analogies et leurs différences. Leur rapprochement est en effet possible parce qu'il s'agit de deux formes brèves : aussi bien la nouvelle que la lamentation ne prévoient que quelques pages et ce qu'elles racontent est circonscrit. En plus, les deux genres racontent souvent l'histoire d'une

âme, d'une conscience : il est vrai que la lamentation peut être collective, mais c'est alors l'esprit d'un peuple entier qui pleure et qui demande grâce à Dieu, et à ce titre, il est quand même possible de parler d'un « drame intime ». La nouvelle contemporaine, de son côté, tend très souvent à abandonner la narration « anecdotique » pour se concentrer sur l'intériorité du narrateur, sur sa temporalité individuelle et sur le filtre de sa vision du monde.

Pourtant, il y a aussi des différences évidentes. D'abord, selon la tradition, la nouvelle est un récit en prose, tandis que la lamentation peut être considérée comme un texte « poétique » à cause de sa forme qui prévoit des versets, des alinéas, etc. En outre, la nouvelle raconte une vie « humaine », tandis que la lamentation part d'un cas individuel ou communautaire pour atteindre une ampleur universelle, divine, où la place de Dieu est centrale et essentielle.

Les effets les plus intéressants sont ceux qui émergent à travers les écarts, suscitant la surprise du lecteur qui s'attend à quelque chose mais qui se trouve devant une situation imprévue, voire déplacée ou incohérente. Puisque cette réflexion ne se veut pas exhaustive, comme nous l'avons annoncé, arrêtons-nous seulement sur quelques exemples particulièrement significatifs.

Bien que l'introduction du « jour du Kippour » soit originale, le début est assez « orthodoxe », c'est-à-dire qu'il pourrait être le début d'une lamentation. Il y a en effet des éléments de fidélité à l'égard du genre traditionnel : on s'adresse à quelqu'un, on se plaint pour quelque chose et, en ce qui concerne la forme, il s'agit de versets.

Nous trouvons tout de suite la présence de l'idée de repentir, de besoin d'expiation ; toutefois, il y a aussi des indices qui insinuent des doutes à l'égard de la réalisation concrète de la pénitence :

Jour de Grand Pardon.
 Je n'aurais demandé, pourtant, qu'à me recueillir,
 Me repentir.
 Jour du Pardon. Jour du Souvenir.

Le terme « Kippour » signifie justement « expiation » : dans la tradition juive, c'est un jour caractérisé par un jeûne rigide, consacré à la pénitence et à la prière.

Dans la nouvelle, la narratrice affirme avoir enfreint cette loi du jeûne : voilà que le lecteur comprend la raison du verbe au conditionnel de la deuxième ligne, « Je n'aurais demandé, pourtant, qu'à me recueillir ». En effet, elle le dit ouvertement :

Mais j'ai eu soif.
J'ai bu, ayant transgressé la loi d'abstinence totale.
Ma lâcheté m'a fait honte, et j'ai mangé, aussi,
pour calmer mes crampes d'angoisse.

Elle devrait donc, à la rigueur, craindre la colère de Dieu : comme dans les *Psaumes* ou dans les *Lamentations*, selon la tradition de l'Ancien Testament, le premier pas vers le salut consiste à admettre sa faute et à demander pardon ; ici, au contraire, la narratrice dit avoir eu de bonnes raisons et elle défend son choix : elle assume pleinement sa faute et il paraît même qu'elle éprouve des remords, mais le fait qu'elle ajoute des justifications empêche le reniement complet de l'erreur commise.

À partir de cela, elle commence à raconter sa vie et l'écart par rapport à la lamentation classique devient de plus en plus visible. La narratrice, selon le schéma traditionnel, s'adresse à quelqu'un ; pourtant, ce n'est pas à Dieu qu'elle parle, mais à un médecin :

Docteur, voulez-vous que je vous décrive mes symptômes ?
Il a l'air d'écouter, ma foi.

Les souffrances ne peuvent plus être guéries seulement avec la foi, la religion, l'espoir en quelque chose de céleste : il faut (ou il faudrait) maintenant l'aide de la science, qui, toutefois, s'avère finalement inutile elle aussi. Le « docteur » (p. 74), en effet, ne semble pas comprendre la condition de sa patiente (« Ce docteur n'y entend rien, évidemment », p. 77) qui lui raconte ses symptômes en les entrecroisant avec des épisodes de sa vie et avec la description du monde contemporain.

Voilà un autre écart important : dans toute la nouvelle il y a une certaine tension entre la forme ancienne et les contenus modernes. Le titre et l'*incipit* nous plongeait dans une dimension de tradition et d'histoire, tandis que les contenus du texte ramènent à la contemporanéité, avec des traits qui sont parfois très explicites et violents : on parle de métro, de vacances, de télé, mais aussi de films porno, de tragédies, de maladies.

La narratrice, toutefois, n'accepte pas tout ce qui se passe comme une fatalité ou comme le dessein d'un Dieu qui dispose du monde et des hommes : elle est « vieille » mais moderne, elle veut comprendre, elle veut savoir, elle veut classer.

Je me fais tout plein de dossiers, sur tout.
Si j'avais encore quelqu'un à qui parler, je pourrais lui fournir les références exactes, avec chiffres mis à jour et statistiques couvrant l'univers entier.

Elle occupe tout son temps, forcément libre, à chercher à comprendre ce qui se passe, à vouloir comprendre le monde et son angoisse ; c'est là un véritable travail (« Jamais je ne chôme ») : même dans la lamentation classique, il y a l'expression de l'angoisse, mais l'homme peut toujours trouver la paix en Dieu lorsqu'il s'en remet complètement à lui. Ici, la narratrice — qui montre un caractère tout à fait déterminé — essaie de trouver des solutions toute seule : elle ne cherche pas vraiment d'aide de la part du médecin¹, elle ne souhaite même pas la compagnie d'un animal domestique pour alléger sa solitude, sans compter qu'aux problèmes de la vie quotidienne, elle sait trouver des solutions extrêmement modernes et pratiques. Remarquons en particulier ce passage, décrivant le moment des courses, qui mêle un extrême réalisme et une bonne dose d'ironie, mais qui culmine par une expression très crue révélant l'état d'âme de la femme :

« Vous vous nourrissez bien, Madame ? »
 Ignorez-tu que je suis au « Bien-être », comme ils disent.
 Certes, il me faut compter.
 J'accumule les bons de réduction, les « aubaines ».
 Je marche, Docteur, régulièrement, pour avoir un peu d'appétit.
 J'arpente les allées du Steinberg, pendant des heures,
 Pour guetter ce fameux moment des « aubaines ».
 Je n'en rate pas une. Allez faire un menu « équilibré »
 Quand, par pure économie, je vous l'assure, j'achète
 Un lot de coeurs de céleri un peu défraîchis,
 Ou du chou-fleurpassé fleur.
 C'est à vomir, croyez-moi.

Les pensées s'accumulent autour de la mort, de la vieillesse, du temps : le temps passé, mais aussi le temps qui passe. Une certaine nostalgie pour le passé est incarnée par exemple dans la figure du grand-père polonais, qui exprimait à haute voix la douleur, justement comme cela arrivait dans la tradition biblique :

Mon vieux grand-père, lui, du côté de mon père,
 du côté de Pologne,
 quand un autre deuil s'abattait sur eux, n'hésitait pas
 à répandre, abondamment, des cendres sur son visage,
 ses vêtements. A lâcher, publiquement, des cris affreux,
 à vous glacer le sang.

¹ « Si je vais le consulter, ce n'est pas pour parler, / quémander une ordonnance de pilules, / une bonne parole ou un geste chaleureux, / juste pour prouver que je ne néglige rien / pour “aller mieux”, “être mieux” » (p. 74).

Ces vieillards-là nous font honte, aujourd'hui.
Je m'en ennuie.

(p. 78)

Par contre, les « vieilles » de sa génération sont « sans pudeur, sans religion et craignant dieu et diable » (p. 78) : elles ont donc perdu tous les traits qui les rendaient des personnes dignes de respect selon les critères traditionnels. La religion, qui envahissait autrefois toute la sphère de l'homme et qui en déterminait la conduite, n'est plus qu'une expression figée privée de sens : « craindre dieu et diable » (les deux noms écrits avec une minuscule) ne signifie pas vraiment « avoir peur » ; au contraire, on a le sentiment d'une banalisation croissante, qui rend la religion bien plus proche de la superstition que de la foi.

Si le temps passé donne une certaine mélancolie, c'est le temps qui passe qui semble provoquer la douleur la plus poignante : « Le plus dur c'est de vieillir, tout simplement. Sous le signe du moins » (p. 80). Le « moins » est la force physique qui manque, le souffle qui devient court, la pauvreté qui empêche de vivre dignement les dernières années de la vie. Ce manque de vitalité est devenu pour elle une condition naturelle : c'est pour cette raison qu'elle est bouleversée (« j'ai eu le choc de ma vie ») lorsqu'elle se concède une visite rapide au Ritz et qu'elle tombe sur une vieille femme qui, malgré l'âge très avancé, est heureuse, aimée et encore coquette :

Elle devait non seulement vraiment avoir cent ans, elle,
Mais jamais je n'avais vu, en chair et en os,
Une vieille avoir l'air aussi vieille. [...]
Elle trottinait, presque allégrement, ma foi
Et je lui enviais cette ardeur,
Quand elle est tombée en arrêt devant un des grands miroirs de l'entrée.
Cette ancêtre, ce monument d'âge,
Cette ruine, il faut bien le dire,
Avait eu l'idée de coiffer le plus extraordinaire-éclatant
Béret rouge que j'aie jamais vu.
Et là, devant ce miroir, avec des gestes d'une grande
Précision — un contentement, un air narquois ou bien coquet — co-
quin certainement — elle vérifiait l'angle du béret, et le penchait davan-
tage sur l'oreille.
Puis, ravie, elle reprit sa marche, aux côtés de son homme qui l'avait
patiemment attendue, pendant cet arrêt.

(p. 83)

Cette image « de cinéma » la laisse d'abord choquée, puis rêveuse ; cela pourrait lui donner un espoir, ou, du moins, lui alléger la journée. Or, il n'en

est rien. Dans la conclusion, la narratrice reprend en effet le thème du Kippour et de la prière, mais le dénouement qu'elle souhaite déstabilise particulièrement le lecteur qui n'a pas oublié que, au fond, il est toujours question d'une lamentation.

Dans la Bible, vers la fin de la cinquième Lamentation (la dernière), nous pouvons lire :

Ramène-nous à toi, Seigneur,
pour que nous revenions vraiment à toi ;
renouvelle notre vie
comme autrefois.

C'est à la fois le repentir et l'espoir dans la bonté de Dieu, dans son pardon qui peut atteindre tout homme même s'il s'est rendu coupable d'actions mauvaises. Même en ce qui concerne les *Psaumes* (qu'ils louent Dieu, qu'ils le prient ou qu'ils se plaignent de la situation de l'homme), souvent la conclusion exprime la foi en Dieu ou bien l'espoir qu'il puisse, dans l'avenir, sauver son peuple. Il y en a certains, par exemple, que l'on peut décrire comme des « supplications personnelles » ; ils sont donc très proches du texte de Monique Bosco :

Moi, je suis pauvre et malheureux ;
ô Dieu, viens vite auprès de moi ;
mon aide et ma sécurité, c'est toi ;
Seigneur, ne tarde pas.

(*Psaumes*, 70, 6)²

Même le psaume très connu appelé « De profundis » (130), qui commence par « Du fond de ma détresse, je t'appelle au secours, Seigneur », se termine par une confiance qui implique toute la communauté :

Peuple d'Israël, compte sur le Seigneur, car il est bon,
il a mille moyens de te délivrer.
C'est lui qui te délivrera de toutes tes fautes.

(*Psaumes*, 7—8)

² D'autres exemples :

« Seigneur, c'est toi qui peux sauver.

Que ta bénédiction soit sur ton peuple ! » (*Psaumes*, 3,9)

« Ah, que je voudrais voir le salut d'Israël, arrivant de Sion !

Le Seigneur rétablira son peuple.

Quelle joie chez les descendants de Jacob,

Quelle allégresse alors en Israël ! » (*Psaumes*, 14, 7)

« Seigneur, ne m'abandonne pas ; mon Dieu, ne reste pas loin de moi.

Viens vite à mon secours, Seigneur, mon sauveur. » (*Psaumes*, 38, 22—23)

Même quand Dieu semble lointain, sourd et aveugle, il reste le seul qui puisse donner la paix : voyons par exemple le Psaume 88, où à la demande d'aide et de secours suit la déception : « Pourquoi, Seigneur, m'as-tu rejeté ? // Pourquoi refuses-tu de me voir ? » (15), ce qui sous-tend, évidemment, l'aspiration à rentrer dans le « regard » de Dieu.

Dans la nouvelle, par contre, il n'y a aucune confiance en Dieu, aucun espoir, à la fin non plus. La narratrice se demande si elle aurait dû se rendre à la synagogue comme les autres, prier et se lamenter avec eux, désirer d'aller à Jérusalem ; la réponse, toutefois, est un « non » sans appel :

Non, non, Seigneur, pas à Jérusalem,
l'an prochain.
Non, merci beaucoup
C'est trop de bontés
Merci pour moi
Je crie grâce
« N'importe où hors du monde » fera bien mieux
mon affaire.

L'expression « C'est trop de bontés » est bien sûr ironique : en fait, la narratrice ne veut rien avoir à faire avec la prière, avec Jérusalem, avec le Kippour (elle dit en effet « Je crie grâce »). Ce qui étonne, c'est la citation baudelairienne « N'importe où hors du monde » : c'est la traduction du titre (et les derniers mots) du poème en prose *Anywhere out of the world*. La conclusion est donc tout à fait différente par rapport à la fin canonique d'une lamentation : d'abord, la narratrice ne veut pas aller à Jérusalem, le lieu par excellence de tout l'Ancien Testament, la terre promise du peuple Juif ; ensuite, elle désire un lieu qui a des traits tout à fait profanes, ce que la référence baudelairienne ne manque pas de souligner ; en plus, ce « n'importe où » révèle qu'il n'y a pas de destination souhaitée, un endroit vaut l'autre, ce qui détonne avec l'orthodoxie hébraïque qui ne conçoit pas l'existence d'un lieu « sans Dieu », ce dernier étant le créateur de tout ce qui existe.

Monique Bosco emploie donc les deux genres de façon tout à fait originale : elle sait renouveler à la fois la nouvelle et la lamentation, en pliant la première à l'expérimentation contemporaine formelle et la deuxième au contexte des contenus d'aujourd'hui. On peut donc dire que l'écrivaine fait de véritables expériences au niveau textuel ; cependant, on peut affirmer aussi qu'elle essaie un nouveau moyen d'expression personnelle, où il est possible d'entrevoir les premiers signes d'une forme d'écriture qu'elle développera et privilégiera au cours des années suivantes. À partir de cela, en effet, elle écrira des livres comme *Confiteor* ou *Mea Culpa*, dont la souche commune est tout à fait claire.

André Brochu a affirmé que le genre de la lamentation envahit lentement toute l'oeuvre de l'auteur³ : sans doute Monique Bosco découvre-t-elle, dans l'âge mûr, un langage qui lui appartenait depuis toujours et qui est remonté peu à peu à la surface pour devenir « son » langage.

³ « Le genre si typique de la 'lamentation' qui s'est imposé peu à peu à l'auteur et qui met son oeuvre en perspective avec la culture juive dont elle s'est nourrie, qui renvoie aussi par ses thèmes et ses figures aux grands textes de l'Antiquité grecque, comporte une dimension d'universalité exemplaire, susceptible d'encourager chez le lecteur québécois une ouverture aux accents les plus valables de la culture occidentale », estime André Brochu. Pierre CAYOUILLE : « Une ténacité qui porte ses fruits ». *Le Devoir*, 9 décembre 1996 (Prix Athanase-David).